



Brussels Studies

La revue scientifique électronique pour les recherches sur Bruxelles / Het elektronisch wetenschappelijk tijdschrift voor onderzoek over Brussel / The e-journal for academic research on Brussels
Collection générale | 2019

Brass'Art à Molenbeek : laboratoire urbain du « faire-ensemble »

Brass'Art in Molenbeek: stadslaboratorium voor "samen doen"

Brass'Art in Molenbeek: an urban experiment in community relations

Nadia Fadil et Maryam Kolly



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/brussels/3996>

DOI : 10.4000/brussels.3996

ISSN : 2031-0293

Éditeur

Université Saint-Louis Bruxelles

Ce document vous est offert par Bibliothèques de l'Université Saint-Louis - Bruxelles



Référence électronique

Nadia Fadil et Maryam Kolly, « Brass'Art à Molenbeek : laboratoire urbain du « faire-ensemble » », *Brussels Studies* [En ligne], Collection générale, n° 141, mis en ligne le 25 novembre 2019, consulté le 26 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/brussels/3996> ; DOI : 10.4000/brussels.3996

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2019.



Licence CC BY

Brass'Art à Molenbeek : laboratoire urbain du « faire-ensemble »

Brass'Art in Molenbeek: stadslaboratorium voor "samen doen"

Brass'Art in Molenbeek: an urban experiment in community relations

Nadia Fadil et Maryam Kolly

Introduction

- 1 Un an après les attaques de l'aéroport de Zaventem et du métro Maelbeek à Bruxelles, le Brass'Art ouvre ses portes à la date-anniversaire du 22 mars 2017 au cœur de Molenbeek. L'ouverture du café génère un intérêt public tel que des centaines de journalistes, de politiciens et de personnes issues de la scène artistique et intellectuelle sont présentes le soir de l'inauguration. C'est donc un événement très attendu. Il est perçu comme faisant partie intégrante d'une plus large entreprise de revitalisation d'un quartier et d'une ville qualifiés récemment de taudis (« hellhole ») par le président américain Donald Trump. Molenbeek, une des communes les plus grandes, pauvres, peuplées de Bruxelles symbolise en effet depuis déjà un certain nombre d'années la détérioration et l'islamisme rampant [voir Fadil, 2014]. L'implication de plusieurs *Molenbeekois* dans les attentats de 2015 et 2016 à Bruxelles et à Paris, la localisation de la cachette de Salah Abdeslam dans la commune (un des participants de l'attaque du 13 novembre 2015) consacre rapidement sa réputation internationale en tant que vivier du jihadisme/terrorisme [EIP, 2017], cela au point qu'un chroniqueur français Eric Zemmour suggère à l'époque que la France bombarde Molenbeek à la place de Raqqa. En réaction à cette vision dystopique, une série de militants locaux molenbeekois et bruxellois mettent en place des contre-initiatives pour proposer une image différente de la commune. Contre les idées reçues de violence et de pauvreté, les projets comme *#Jesuis1080*, *#IloveMolenbeek*, *Molen Ma Belle*, *Molengeek*, d'occasionnelles manifestations publiques ou encore des sit-in organisés par des résidents décrivent *a contrario* Molenbeek tel un espace chaleureux, entrepreneur, créatif et généreux.

- 2 Les initiateurs de Brass'Art, un collectif d'artistes formé par un comédien bruxellois belgo-marocain voient dans ce projet l'opportunité de se réunir et d'avoir un espace à soi au-delà des clivages sociaux et religieux. Un ingrédient important du succès du café et, en réalité, de l'énorme enthousiasme généré dans la presse locale à son ouverture est la décision de l'initiateur d'y vendre de l'alcool. Dans la plupart des débits Horeca des rues commerciales avoisinantes (comme la *chaussée de Gand*) tenus par des Belgo-Marocains, on sert de la nourriture *halal*. Il en résulte que la commune a la réputation d'être une « enclave musulmane » où l'alcool est difficile à trouver. Le fait qu'un Belge musulman, descendant de Marocains ouvre un café où l'on sert de l'alcool au cœur de Molenbeek devient rapidement un *argument de vente* pour les politiciens locaux. Brass'Art est encensé par la presse : lieu de convivialité où les Molenbeekois non musulmans pourront *enfin* se détendre, profiter d'une bière dans *leur* commune sans devoir aller jusqu'au centre-ville. On espère même que le café attirera des gens de l'extérieur, voire leur fera découvrir la commune. La présence de l'alcool va toutefois devenir dans le même temps une source de tensions et de débats parmi les habitants de la commune et en particulier ceux d'ascendance marocaine. Aussi, pendant que les uns saluent l'initiative comme un vecteur de diversité, d'autres critiquent la décision de servir de l'alcool. On y voit alors une regrettable concession faite aux autorités locales. Ou on y voit une tentative de jouer la carte du « bon musulman » [Mamdani, 2002]. Au point que, dans certains cas, des gens refusent d'entrer dans le lieu affirmant qu'il est « vicié » à cause de la présence de la boisson – largement connue pour être illicite (*haram*) en islam.
- 3 Ce papier prend le cas du café culturel Brass'Art, situé sur la place communale de Molenbeek, comme point de départ d'une étude sur les tensions et aspirations éthiques que l'on (peut) négocie(r) pour construire un espace commun à vocation pluraliste. Basé sur une ethnographie entre mai 2017 et janvier 2018, cet article veut montrer comment la question de l'alcool en particulier mobilise et concentre des répertoires divers, voire contradictoires – de types discursif, éthique et affectif – *activant* la constitution de l'espace public. Pendant une période de quatre à cinq mois, les autrices de cet article participent comme bénévoles en tant que « barmaids », tout en assistant de façon régulière aux activités du café. Cette immersion fait l'objet de notes d'observations de terrain en continu. Entre septembre 2017 et janvier 2018, sont en outre menés : six entretiens approfondis avec des acteurs impliqués dans le lieu, un focus group avec les bénévoles et des entretiens avec des acteurs associatifs et commerçants du quartier afin d'avoir un aperçu externe sur le lieu. La présentation du site est au cœur de la première partie, où l'on montre le caractère non coordonné de l'espace (2), cela après un bref cadrage théorique (1). La section d'après se penche sur l'alcool renégocié en tant qu'objet ordinaire (3). Enfin, la dernière partie s'attarde sur les tensions dues à la composition hétérogène du Brass'art et, en particulier, la gestion qui en est faite à travers les corps/pratiques dans un souci de maintien des contours moraux du site (4).

1. Le corps du « public »

- 4 Le cadrage de l'espace public n'est pas tant inspiré, ici, par la compréhension idéal-typique habermassienne, à savoir : le « public » entendu comme la résultante d'une série d'échanges discursifs entre acteurs rationnels dotés d'intentions conscientes et

d'objectifs (semi)formalisés (suivant le modèle de l'*homo economicus*). Au contraire, on adoptera une définition du « public » inductive et pragmatique, davantage envisagé comme le produit d'un enchevêtrement créatif [Ingold, 2010] ou comme une série complexe d'interactions et/ou assemblages entre humains et non-humains [Latour, 2006]. Il peut y avoir, dans ce cadre, des interactions discursives, matérielles, mais aussi sensorielles ou corporelles. De surcroît et dans le même ordre de pensée, il n'est pas question de présupposer des interactions tout à fait intentionnelles. Ni totalement sous contrôle. Mais il s'agit bien, plutôt, d'avancer que le « public » se déploie à travers un flux d'interactions hasardeuses, fortuites, non prévisibles. L'espace public est en ce sens comparable à un nœud de tensions qui procède d'une foule d'itérations, de matérialités, d'affects et de performances corporelles [Mazarella, 2009 ; Navaro-Yashin, 2012 ; Massumi, 1995].

- 5 Une série d'études dans le domaine des *conviviality studies* cherchent à comprendre la question du vivre-ensemble dans des agglomérations urbaines qualifiées de sites de *superdiversité* [Nowicka et Vertovec, 2014 ; Wessendorf, 2014]. Tandis que, parmi ces études, certaines insistent surtout sur la stratégie de « l'indifférence civique » pour comprendre la gestion de registres pluriels [Wessendorf, 2014 : 394], d'autres mettent davantage en avant la dimension affective des accommodements journaliers présente dans ces sites [Ahmed, 2004 ; Navaro Yashin, 2012]. La perspective de Ash Amin [2008, 2015], en particulier, insistera sur le fait que la convivialité n'est pas donnée d'avance, mais résulte au contraire de l'entremêlement dans l'espace-temps de corps humains et non-humains eux-mêmes à l'origine de développements, déploiements et de l'activation du social. Sous ce cadrage, l'*acceptation de la différence* ne résulte pas d'une reconnaissance consciente de l'altérité (humaine ou non-humaine), mais constitue la conséquence d'un réarrangement pragmatique, affectif (et souvent non explicite) à l'intérieur d'un endroit spécifique.
- 6 Le focus sur l'alcool dans le présent texte est enfin *informé* par les théorie et méthodologie de l'acteur-réseau (ANT) qui propose un filtre analytique prenant la *matière* comme un des points d'observation privilégiés du monde social en train de se faire [Akrich *et al.*, 2010 ; Latour, 2006 : 231-245]. L'objet alcool est dès lors approché comme un site matériel particulier à travers lequel les relations existantes se redéfinissent et/ou créent de nouveaux points d'interactions [Muniesa et Callon, 2009]. Ce focus sur les acteurs non humains, leur agentivité, permet d'avancer une compréhension de l'espace physique considérant l'action *avant* les acteurs. Un site local tel que le Brass'Art café où le social (le « public ») n'est pas (encore) stabilisé offre une porte d'entrée exemplaire sur les sites chauds, où prévaut ce que Latour appelle l'« incertitude de l'action » [Latour, 2006]. Dans ce sillage, on se servira de la notion pragmatique d'*attachement* pour décrire ledit site [Callon et Rabeharisoan, 1999 ; Latour, 2000 ; Hennion, 2010, 2013]. Le développement de ce concept vise à challenger l'idée du *Soi* vu comme entité autonome, toutes les subjectivités étant vues à l'inverse comme le produit de relations. Ce papier vise ainsi à saisir en quoi le Brass'Art représente un site central où l'on (ré)assemble les attachements (éthiques) et à montrer le rôle médiateur joué par les choses matérielles – l'alcool – dans ce processus.

2. La volonté de croire : *reclaiming* Molenbeek

Molenbeek m'habite tant

Elle n'est pas dans les abîmes
 Où certains veulent la précipiter
 Ils se trument
 Ils se sont
 égarés hautement
 Molenbeek ma coquine
 Te chérir est ma fierté
 Tu m'as reçu
 Tu n'as pas à te blâmer
 Filip Van Zandycke, 22.03.2017
 (Poème pour Brass'Art)

- 7 Le fondateur de Brass'Art explique qu'il a l'idée d'ouvrir un café au moment où il voit ce building abandonné de la *Place communale* qui va être rénové et mis sur le marché pour vente par l'administration communale. Il démarche auprès des autorités locales, espérant trouver un moyen d'user de l'espace pour la création d'un centre culturel autonome. C'est une ambition de longue date. Il parvient à un deal avec le conseil communal : dans l'année qui précède le travail de rénovation, lui-même et son équipe seraient autorisés à utiliser le lieu gratuitement à condition d'ouvrir un café culturel. Avec l'aide du dispositif de crowdfunding (*growfunding*), un budget modeste les aide à rafraîchir et meubler l'espace. Le sort du projet n'est lié à aucune garantie au-delà de la date où la commune commencera son large plan de rénovation. Mais impulser de la sorte Brass'Art revient à mettre une sorte de pression sur la commune et à (tenter de) la dissuader de livrer ce vaste endroit au marché privé. L'initiateur du café culturel dira : « Le jour où j'apprends que Nicolay¹ a des vues sur le bâtiment... je veux l'avoir. La dernière chose dont on a besoin, c'est d'un nouveau Walvis² dans le quartier. Il est important que l'on *réclame* cet espace, qu'on ne laisse pas les entrepreneurs se l'approprier. »
- 8 En un temps court, Brass'Art parvient à se positionner à Bruxelles comme structure rhizomatique³, appréciée, notoire, qui intègre la scène artistico-culturelle. Politiciens, travailleurs sociaux, artistes, mais également les habitants trouvent un mode d'emploi de l'espace, parmi un panel de raisons : travail, pause-café entre deux courses, stage artistique⁴ ou, simplement, toilettes publiques. Si les valeurs d'ouverture – mixité, diversité, convivialité – sont des labels idéologiques pour le lieu, les actions y prévalent sur les idées. Le lieu n'affiche pas d'ambitions idéologiques ou politiques à proprement parler : *ce qu'on fait (et défait)* sur place importe plus que l'identité de la place. C'est par l'investissement des organisateurs et des volontaires que le lieu subsiste d'ailleurs. L'incertitude au sujet de la durabilité et de la pérennité du projet⁵ renforce aussi cet aspect, amplifiant la modalité d'investissement dans *l'ici et maintenant* même si, dans le même temps, ce mode opératoire « in-the-making » est générateur de stress et de rectifications de tir répétées en termes organisationnels. Brass'Art opère comme un endroit qui loin d'être perturbé par son caractère ouvert, indéterminé – pour paraphraser Abdoulmaliq Simone [2003] – est au contraire activé par celui-ci grâce à l'indéfectible engagement d'acteurs en continu [voir aussi Van Den Broeck, 2016].

3. Ethique de l'alcool

- 9 « Faire du café est une très délicate opération ! », nous avertit le responsable lors de notre premier jour en tant que bénévoles *baristas*. La large machine à expresso, avec son appareil à faire mousser le lait, est un des bijoux de l'endroit dont la coordinatrice des bénévoles est fière d'autant plus qu'il s'agit de sa trouvaille dans un magasin de seconde main. Le responsable nous offre un rapide cours : quels grains utiliser, comment les mouline, quelle pression mettre pour obtenir le lait de mousse parfait, pour un latte ou un cappuccino. Maîtriser ces techniques s'est avéré de la plus grande importance quand est arrivé le moment de préparer le *NosNos*. Ce café, mélange pour moitié de café et de lait (*nos* signifiant moitié en arabe) est un grand classique au Maroc. Un sachet spécial de grains plus foncés sert à la confection de ce café moulu dans un appareil distinct. Le café est de surcroît servi dans un verre transparent avec une anse, une sous-tasse et une cuillère. Boire ce type de café en dehors des cafés bruxellois dominés par la gent masculine était assez inhabituel, le Brass'Art espérant attirer de la sorte l'attention du passant d'origine marocaine. Et en effet, à des occasions répétées, spécialement à l'heure de festivités sur la place communale ou encore les jours de marché, des jeunes et moins jeunes Marocains, hommes *et* femmes, entraient dans le café pour un *NosNos*, bu sur la terrasse ou à l'intérieur.
- 10 Servir les bières était une opération plus simple. Parmi les bières proposées au Brass'Art, figurent des classiques comme la *Westmalle Trappist*, mais aussi une multitude de bières, en provenance de micro-brasseries de la ville. *Brasserie de la Senne*, *Brussels Beer Project*, *Brasserie du Renard*, ce sont là désormais des marques populaires devenues « marqueurs bruxellois » distinctifs, que l'on répand dans les bars *trendy* de Bruxelles à destination d'une jeune génération de professionnels urbains (souvent appelés *bobos*). Si l'initiateur du projet de café culturel fait de son mieux pour parler du goût de toutes les sortes de bière servies au comptoir, la connaissance qu'il en a en tant que non-beuveur reste limitée. Il dit généralement se contenter de tendre la bouteille au client, lequel se sert lui-même sa bière dans le verre *ad hoc*. La responsable des bénévoles, à l'inverse, aime prendre son temps pour décrire la palette étendue des arômes à la clientèle. Et il lui importe de servir la bière : elle s'assurait à chaque fois qu'une belle et légère mousse se forme dans la partie supérieure du verre, avant de le tendre au client.
- 11 La présence de l'alcool et du café *NosNos* est tout sauf anodine, ces boissons jouent en réalité un rôle important dans la délimitation des contours identitaires du lieu : elles fonctionnent comme autant d'indexations symboliques, de vecteurs de reconnaissance pour les publics dont le Brass'Art cherche à rencontrer les besoins. Mais le poids symbolique de ces deux produits n'est pas équivalent. La bière retient en effet beaucoup l'attention du monde extérieur et, même, est un des motifs pour saluer ou, au contraire, critiquer le café culturel.

« “Donc, tu te sens à l'aise avec toute cette question de l'alcool ?” », je demande au coordinateur après avoir fini de faire la vaisselle, me tenant derrière le comptoir un moment de flottement. Ce n'était pas la première fois qu'on abordait la question. Lors de la première discussion, justement, j'avais déjà exprimé mon étonnement face à sa décision de vendre de l'alcool. Il me confirma alors avoir consciencieusement fait mûrir la réflexion autour de ce choix. Ce, avant les controverses qu'il a déclenchées. “Non, je me sens okay avec ça... je me sens en paix, ce n'est pas quelque chose qui me travaille. Tu sais, j'en ai parlé avec plusieurs personnes. (...) Mais, par la suite, j'en ai discuté et, notamment, avec Hamid (un

intellectuel musulman bien connu et très respecté). J'ai été heureux de le voir dans le café dès l'ouverture. Il a aussi été un des premiers à intervenir comme conférencier entre les murs du Brass'Art. C'était sa façon de soutenir moralement l'initiative. Par ailleurs, je me souviens d'une conversation avec Aziz qui m'a été d'une grande aide puisqu'il me posera une question devant être décisive. Il me dit en effet lors de celle-ci : 'la chose la plus importante est comment tu te sens. Te sens-tu moralement tourmenté ? en conflit ?' J'y ai longuement réfléchi. J'ai senti que non. Il n'y a pas une once de sentiment négatif à ce sujet, rien qui me ferait me sentir mal. Ça, ça a été une aide. (...) Tu sais, dans l'islam, la position de l'alcool n'est pas aussi nette qu'on ne le croit. Il y a des débats. Mais je ne m'aventurerai pas dans ces discussions théologiques. Je ne suis pas là pour dire que l'alcool est halal, ce n'est pas ce qui m'intéresse. C'est plus du point de vue de mon éthique personnelle que je me sens en paix. » » Notes d'observation, NF, 14 juillet 2017

- 12 Dans le passage mis en exergue, on repère plusieurs couches de motivation à l'origine de la décision : d'une part, la modalité affective est significative et renvoie au registre des « sentiments » (vis-à-vis de l'alcool). Le fait qu'il se sente bien avec la question de la vente de boissons alcoolisées, qu'il n'ait pas de conflit intérieur, l'amène à assumer ce choix⁶. La référence au sentimental ne le pousse toutefois pas à décrire un état émotionnel – qui serait distinct de la délibération rationnelle [Lutz, 1986] ; il est davantage question des diverses voies qu'emprunte le jugement pratique⁷ en tant que levier d'action et de décision. La moralité ou l'éthique prend de l'épaisseur par les strates de pratiques délibératives quotidiennes. Il s'agit d'une délicate recherche d'équilibre où l'on recourt à l'affect moral – c'est là un ensemble d'attitudes et/ou d'états semi-conscients et non conscients qu'on a pu qualifier dans la littérature d'« éthique ordinaire » [Lambek, 2010 ; Jouili, 2015].
- 13 Il n'en reste pas moins que cette pratique délibérative est en lien avec un attachement tacite à la tradition musulmane. En plus de son *feeling* personnel, le coordinateur du projet se tâtonne à l'égard des arguments relatifs à la nature illicite (*haram*) de l'alcool, ce qu'illustre la tenue de conférences et d'interventions liées à l'islam au Brass'Art. En effet, la tenue de celles-ci apporte indirectement caution et légitimité morale au café culturel (voir aussi infra). La question qui se joue est : comment être en phase, à l'aise avec ses propres déterminants sociaux (socialisation familiale et religieuse) ? Notre hypothèse est que l'on observe ici un jeu de régulation entre liberté et déterminisme, un jeu où l'on s'approprie soi-même en quelque sorte, où l'on construit le *bon rapport* à ses propres attachements (par exemple, au fait d'être attaché à l'interdit de l'alcool). Le bon agencement subjectif sera celui qui fait *se sentir bien* : on peut qualifier l'atteinte de ce degré d'*agency* de « voix moyenne » en termes latouriens [Latour, 2000 : 21], une voix ni passive ni active, mais qui lie l'une et l'autre.
- 14 Pour autant, pas question de restreindre cette décision à une éthique aux bases musulmanes. Dans bien des circonstances, l'inquiétude autour du caractère (il)licite de l'alcool est expressément suspendue pour une approche plus utilitaire et instrumentale de cet objet : le fait que la vente de boissons alcoolisées soit apte à couvrir l'ensemble des coûts voire à tirer des bénéfices financiers. Ou encore, l'argumentaire va avancer la relativité historique du rapport à l'alcool au sein la communauté musulmane⁸. Ce type d'argumentation *dés-éthicise* l'alcool, lequel devient, en conséquence, un objet ordinaire non censé revêtir un tel prix moral. Il importe de dire que ce mouvement n'est ni neutre ni passif. Rendre l'alcool « ordinaire » inclut une active opération sur les dispositions éthiques et affectives qui a un double résultat : ne pas *challenger*, discréditer l'*éthos* musulman et poser un regard neuf sur l'alcool (en le réhistoricisant).

Un argument final situe la résistance vis-à-vis de l'alcool à l'intérieur d'un plus large malentendu quant à ce que signifie le « café » pour les Marocains et les musulmans. Le migrant d'origine marocaine associe historiquement les cafés à des expériences péjoratives de violence, de discriminations et de débauche. L'alcool en tant qu'objet devient sous ce prisme un objet situé dans un réseau d'objets qui définit une séquence historique pour un groupe de migrants, l'investissant d'une connotation particulière.

« C'est toujours la même histoire, dit l'initiateur de Brass'Art, se référant à une conversation menée le soir précédent avec un activiste renommé de la gauche antiraciste bruxelloise. Cette personne lui demande s'il ne craint pas que le café contribue à la gentrification du quartier : "Est-ce que vous n'allez pas attirer surtout des clients bobos venus de l'autre côté du Canal ? Est-ce que l'alcool ne va pas de facto chasser les musulmans ?" Le coordinateur du café entre alors dans un monologue, ennuyé voire agacé : "Mais ce que le gars ne comprend pas, c'est que ce ne sont pas des mu-su-l-mans, ce sont des gens du quartier qui, comme moi, ont grandi à Molenbeek avec un préjugé fort sur les cafés, les bistrotts et les brasseries. Pourquoi ? Parce que la réputation du café, c'est : un lieu où prévaut la violence, où il y a des bagarres, un endroit sombre où des hommes seuls s'assoient et boivent depuis 9h du matin, où NOUS, les Marocains, n'avons pas toujours été les bienvenus. Les gens d'ici croyaient sûrement trouver ce genre de lieu. Mais il faut du temps pour faire autrement. Pour qu'il y ait des enfants. Qu'il y ait une atmosphère autre. On a besoin de se réapproprier les choses, étape par étape." Et il conclut : "En réalité, ça a plus à voir avec des préjugés vis-à-vis des cafés qu'avec l'alcool." »
Notes d'observation, MK 11 août 2017

- 15 On observe à travers ces couches de motivation un actif (ré-)investissement du café (au sens de débit d'alcool) visant à assurer la respectabilité du lieu. La prochaine section creusera plus en profondeur cette question de savoir comment l'on érige et maintient les contours moraux d'un espace public.

4. Cultiver un espace moral

« Je suis debout derrière le comptoir avec la conjointe de l'initiateur de Brass'Art et on s'engage dans un chat informel. Le temps va au ralenti, il règne un grand calme dans le café. Je lui relate une rencontre récente que j'ai faite à Brass'Art. Une après-midi, une Marocaine trentenaire, foulard à fleurs, entre en conversation avec moi. Nos tables sont voisines. J'arrive tôt ce jour-là, avant mon service. On se met à évoquer le programme culturel et, à un moment de la discussion, elle dit soudain : "J'évite de venir lors de concerts." Je réagis, légèrement surpris : "Et pourquoi ?" Elle répond tout savoir des ambiances du soir (pour les avoir suivies via FB). Mais, dit-elle, on filme les activités, puis les poste sur le site. "Et je ne veux pas être vue ici. Je ne veux pas que ma mère – qui habite le coin (elle montre du doigt la maison) – me voie, quand c'est bondé." Entendre cette anecdote fait sourire mon interlocutrice. Songeuse, elle pense tout haut : "Tu sais, les mères qui viennent... pour elles, ce n'est pas un café, c'est une association. Elles rendent visite à une structure culturelle. Et je pense franchement [elle marque une pause] qu'au début, ces femmes ne remarquent même pas qu'on sert de l'alcool. C'est par la suite que ça les frappe." » Notes d'observation MK, 8 août 2017

« On est samedi après-midi. Il fait chaud et la place communale est comble. La raison en est : la commune de Molenbeek a organisé un tournoi de Box Thai. Un grand ring installé au milieu du square est entouré d'une centaine de personnes, surtout des jeunes, mais aussi quelques hommes et femmes plus âgés. Calme et lenteur règnent dans le café qui est vide. Un petit nombre de personnes, clientes et non clientes, sont assises dehors, sur la terrasse ou les bancs, elles regardent le jeu. Je reprends le service après la coordinatrice du staff de bénévoles qui doit faire des

courses pour approvisionner la cuisine de Brass'Art. Je me retrouve donc seule derrière le comptoir. Puis, à peine un moment plus tard, arrive un homme marocain, grand, d'âge moyen qui me demande de débarrasser des tables à l'extérieur où traînent encore des bouteilles de bière et leurs verres vides. Je sors de ce pas nettoyer les tables où lui-même et un groupe d'hommes se sont assis. Entre-temps, j'avais reconnu en lui l'échevin des sports de la commune. Le groupe me fait signe de loin pour commander. J'explique que le service se fait au bar, puis me remets derrière le comptoir. Tandis que je nettoie la planche, un Monsieur de petite taille et d'apparence marocaine entre seul dans le café et se dirige vers moi. Il veut quelque chose à boire même s'il est indécis sur ce qu'il veut précisément. Du coup, il demande le menu. Je le lui tends et, au même instant, un des membres du groupe assis à l'extérieur s'approche pour passer sa commande. Pendant que je la prépare (des softs et des cafés), l'homme explique qu'il ne sait pas quoi boire. Je lui montre la variété des boissons proposée, les boissons chaudes, froides, alcoolisées ou non. Il regarde le comptoir et demande avec une voix feutrée : "Une bière". Je lui demande laquelle. Il demande une Jupiler, je lui explique qu'on ne sert que des bières artisanales de brasseries belges. Je lui fais voir le choix des bières sur le menu. Il se décide pour une brune, je lui suggère une bière de la Brasserie du Renard, ce qui lui convient. Il boit sa bière debout au comptoir, son visage tourné vers moi, dos vers la porte côté rue. Je continue mon nettoyage et l'homme demande soudain si je suis Marocaine. Je réponds oui. Il entame alors un monologue en darija : "Tu sais, ici, avant, c'était différent. Je suis là depuis 46 ans. Je suis arrivée à 10 ans. Je viens de Tanger. Mais c'était différent. C'était beaucoup mieux à mon arrivée. Les choses étaient vivantes, pas comme maintenant. Comme, par exemple, le jeu qu'il y a maintenant, c'est une chose très rare. Ça ne se fait qu'une fois de temps en temps." Je lui demande ce qui lui plaisait tant dans le passé. "Qu'est-ce que je peux dire ? C'était différent, c'est tout [ash ghan gol lek]. Dunya kanet mkhalta : les choses étaient mélangées, c'était mieux [kanet hsan], pas comme maintenant [Mashi bhaj daba]." L'homme continue à monologuer, en terminant sa bière et il en commande une autre. C'est alors qu'entre un autre homme, aux origines marocaines et d'un âge plus avancé, d'environ soixante ans. Il avance à l'avant, dans la direction du comptoir et commande un café. Il s'aperçoit soudain que l'homme à ses côtés est en train de boire une chope. Un léger sentiment d'embarras m'envahit devant cet homme qui se retourne et prend ses distances d'avec le bar. Je me retourne moi-même pour faire un café d'une part et d'autre part ouvrir une bouteille de bière fraîche (pour l'homme plus âgé et l'homme plus jeune). Le sentiment d'embarras grandit à l'intérieur de moi. Je passe la tasse de café au Monsieur (je le dépose sur le comptoir). L'homme vient à l'avant, prend le café et me remercie en darija - "merci ma fille" [shukran benti], avant de s'empressement de sortir du café." Notes d'observation NF, 9 juillet 2017

- 16 Créer un espace inclusif est un art d'équilibre. Affects et sensibilités contrastés sont nécessaires pour la création d'un espace partagé. Un tel art d'équilibre inclut un sentiment d'inconfort, avec un risque perpétuel de chute et d'échec. Le statut de boisson prohibée (*haram*) de l'alcool dans le monde musulman⁹, sa transposition diasporique à Bruxelles, en fait une zone d'inconfort pour l'organisation de Brass'Art. L'alcool joue un rôle d'acteur qui sépare soigneusement les espaces sociaux, en fonction des affinités ethno-religieuses. Opérateur de division, celui-ci permet le traçage de lignes de partage entre musulmans et non-musulmans, pieux et athées, Soi et Autrui. Introduire et commercialiser l'alcool dans un café comme Brass'Art représente en ce sens pour beaucoup un acte de transgression à l'égard des normes islamiques, de même qu'une intrusion. Ce n'est pas uniquement le fait que l'on commercialise un produit connu pour être illicite en islam qui pose en réalité problème, mais aussi le fait que l'on cède au « regard blanc » : « vouloir faire plaisir aux Blancs ». La confrontation entre ceux pour qui la bouteille de bière signifie plaisir et convivialité et ceux qui y voient

une marque d'altérité (i.e. *blanche*, ou non musulmane) ou d'illicéité est de nature à devenir *de facto* structurante pour l'organisation de l'espace. Les extraits de journal de terrain ci-dessus instruisent certaines de ces tensions. On y voit aussi ce qui se passe quand les lignes de division se troublent et comment l'on négocie dès lors les frictions provoquées dans ce sillage [Fadil, 2009].

- 17 Dans le premier extrait, l'espace social partagé est clairement compartimenté en fonction du temps, de l'espace et de la visibilité. La journée, le lieu est lu comme respectable. L'on désigne également ce statut de respectabilité par son codage émique en tant qu'« association ». La présence de l'alcool n'est en conséquence pas une expérience « disruptive », mais est, peut-on dire, domestiquée à l'intérieur de cette sociabilité partagée. Par contre les soirs de concert, l'effervescence sociale qui grimpe transforme le café en un espace de consumérisme manifeste et d'hédonisme, sur base de l'alcool. Circonscrire spatiotemporellement l'usage de l'espace, c'est négocier un rapport à celui-ci en tant qu'espace respectable et s'y engager sur cette base. Le second extrait joue, à l'inverse, une tout autre situation où la consommation d'alcool n'est plus réservée à l'autre non-musulman, mais est incluse à une sociabilité morale commune de journée. Les diverses parties (« pour » ou « contre » l'alcool) sont prises dans une coopération tacite qui autorise – plus ou moins – cette présence discrète de la consommation (d'alcool), discrète afin qu'elle ne trouble pas le caractère moral de l'espace social. De tels types de négociations¹⁰ sont quotidiens au Brass'Art et on y associe d'autres *garde-fous* concrets : ne pas servir d'alcool avant midi ni aux personnes en état d'ébriété, clôturer les activités nocturnes à 23h, assurer un visuel *familial* sur les réseaux sociaux (photographies de boissons chaudes marocaines – le *NosNos*, le thé à la menthe – de mets tels les *M'semen* (pancakes marocains) ou, encore, de soupes traditionnelles *bissara* et *harira*).
- 18 Qui plus est, le lieu est régulièrement le cadre de toutes sortes de célébrations et d'activités résolument ancrées dans la tradition maghrébine ou islamique. En période de ramadan, on y organise spontanément les *iftars* (le premier repas au coucher du soleil). Performances et workshops *Gnawa* occupent une place centrale dans la programmation culturelle et l'extrait de journal de terrain ci-contre montre la célébration du *Mawlid*, l'anniversaire du prophète.
- « Ce soir, on célèbre le Mawlid à Brass'Art : “La commémoration de la naissance du prophète de l'islam”, annonce le poster. La soirée commence avec la conférence d'Hamid, suivie d'une session de sama, des chants spirituels guidés par un membre établi d'un groupe Sufi marocain de Bruxelles. L'événement réunit environ quarante personnes : surtout des hommes d'origine marocaine, âgés entre trente et cinquante ans. Mais il y a aussi quelques femmes de divers âges. Le groupe débute avec les chants. Il termine avec des sourates du Coran, mais aussi des extraits de morceaux panégyriques en hommage au prophète Mohamed. Dans la salle de concert improvisée, les membres de l'audience balancent leurs bras répétant les paroles le long de la performance sous l'orchestration des cinq chanteurs. Il y a une intéressante juxtaposition entre l'événement spirituel et l'exposition de photos honorant les Black Panthers. Sur les murs en effet on voit des photos d'hommes et de femmes noirs, de grandes bagnoles, de banderoles disant “on ne combat pas la couleur de la peau, on combat l'oppression!” ». Notes d'observation, MK 1^{er} décembre 2017
- 19 La célébration du Mawlid est particulièrement intéressante, à cause de son caractère controversé, amplifié ces dernières années. Malgré sa présence massive dans le monde musulman depuis le 13^e siècle, la célébration de la naissance du prophète a toujours été

perçue comme une innovation contestée (*bid'ah*). Bien que ce rite ait été approuvé par nombre de savants au cours de longs siècles, il a fait en même temps l'objet d'une illégitimation par d'autres [Tarsitani, 2007 ; Katz, 2008 ; Schielke, 2012]. Lors des récentes décennies, cette dernière lecture se voit renforcée par les interprétations wahhabites et réformistes qui transforment le rite du Mawlid en un champ de bataille pour les défenseurs des formes *populaires* de l'islam. A l'occasion de la fête du Mawlid, Brass'Art se profile comme promoteur, « hébergeur », de coutumes récemment labélisées *non orthodoxes*. L'épouse du coordinateur de Brass'Art se dit par exemple consciente du caractère polémique de cette célébration : « On ne le célèbre pas partout, dont dans certains pays. Quand on était petits, on le célébrait. On mangeait des gâteaux. On s'amusait. C'était une fête gaie qui réunissait les familles. » Le large rassemblement d'hommes et de femmes, la performance de chants panégyriques qu'accompagnent des gestes extatiques et le *dhikr*, suggère une communion au-delà du genre, ce qui est rare dans les espaces traditionnels religieux (tels les mosquées). Le fait que ces célébrations se déroulent dans un lieu areligieux, hors de cercles retirés et des ordres soufis – lieu de consécration habituel – signale le désir de les rendre publiques. Un tel désir de ressusciter et célébrer les coutumes se rencontre aussi dans les fêtes du Nouvel An *Amazigh* ou encore les performances de transe *Gnawa*. Ce type de célébrations en contexte diasporique urbain consacrent un cadre d'interactions sociales renouvelé, qui autorise également l'advenue de nouvelles formes d'unités : l'unité intracommunautaire (musulmane) et/ou l'unité multiculturelle (musulmans, non-musulmans). Dans le cas du Mawlid, par exemple, un espace moral partagé se déploie (intracommunautaire) où prévaut l'éthique musulmane. Mais dans d'autres cas, on voit les non-musulmans assister aux performances. Pour ceux-ci, il s'agit d'une opportunité de contact culturel par où l'altérité culturelle et/ou religieuse se rend accessible. Le haut degré de communion expérimenté au cours des performances de danse-transe *Gnawa* représente à ce titre une extension de la conception qu'Amin offre de l'espace public – une conception qui inclut une acceptation et/ou une accommodation de la *différence* intuitive et précognitive. Par le biais de ces performances, la « raison pragmatique » du quotidien, prévalant dans les villes de la *superdiversité* (phénomène de « masse et énergie qui excèdent le soi ») augmente en puissance à travers les moments de joie, de musique et de danse. Plus que des simples marqueurs de différence (culturelle ou religieuse), ou des formes d'exotisme, ces rites forment des langages et des techniques rendant réels les notions d'unité, de différence à l'intérieur d'un *éthos* ouvert, illimité.

Conclusion

- 20 Le café communautaire et artistique Brass'Art ouvre le 22 mars 2017, un an après les attaques bruxelloises. Il s'érige comme un espace collectif qui cherche à contrer l'image négative de la commune et réclame sa *réappropriation* (*reclaim*), au regard du processus de gentrification qui y gagne du terrain. Une des décisions les plus controversées dans l'établissement de cet espace commun est celle d'y servir de l'alcool. Les frictions que la présence de cet acteur non humain a pu générer [Latour et Callon, 1991] ont retenu par-dessus tout notre attention ainsi que les stratégies de négociation en place dans ce cadre. Cette attention s'est justifiée par un double intérêt : l'intérêt épistémologique d'une part et l'intérêt politique de l'autre.

- 21 Le premier objectif (épistémologique) de ce papier était de rendre la construction du vivre-ensemble « immanente » – processuelle, matérielle. Pour cela, les auteurs ont scruté ses déterminants affectifs, pas toujours conscients, mais aussi ses déterminants d'ordre « objectal » (c'est-à-dire les acteurs non-humains y inclus la spatialité). On a ainsi observé que tandis que l'objet controversé de *l'alcool* menace potentiellement le caractère « ouvert » de Brass'Art (en tant que lieu fréquenté par les populations issues de l'immigration maghrébine de Molenbeek), l'inclusion d'autres artefacts (tels le café NosNos, la programmation culturelle ou la visibilité sur les médias sociaux) permet d'en préserver le caractère « éthique », « ethnique » et « fréquentable ». Le second objectif était politique. Dans le contexte de gentrification bruxelloise, la présomption d'ouverture est souvent conditionnée dans le discours hégémonique à la consommation de *l'alcool* – ce qui construit en creux « le musulman » comme réfractaire au vivre-ensemble. Les politiques de gentrification ne consistent en effet pas seulement en des réaménagements infrastructurels de quartier. Elles impliquent bien souvent aussi la coexistence de différents registres éthico-affectifs. Or, le cas d'étude Brass'Art reflète à l'échelle micro et locale les implications de cette coexistence en termes d'affects et d'habitus (coprésence d'acteurs avec des sensibilités et des orientations religieuses diverses). Ce papier a essayé de démontrer que le subtil rééquilibrage du rapport de forces entre majoritaires et minoritaires ne se fait pas tant par des négociations conscientes ou des stratégies d'« indifférence civique » que par des ajustements pragmatiques, pratiques, rarement thématiques comme tels. Un tel mode opératoire – que l'on a qualifié de « in-the-making » – justifie l'approche pragmatique de notre papier, car le vivre-ensemble ne se crée pas dans l'abstrait, il résulte au contraire de la confrontation et de la négociation quotidiennes de multiples affects.

Nous remercions l'équipe du Brass'Art pour leurs commentaires sur des versions précédentes de ce papier (sous format présentation) ainsi que Farid El Asri, Salman Sayyid, Nilufer Göle et Warda Hadjab.

BIBLIOGRAPHIE

- AHMED, S., 2004. *The Cultural Politics of Emotion Edinburgh*. Edinburgh : Edinburgh University Press.
- AKRICH, M., BARTHE, Y. et MUNIESA, F., 2010, *Débordements : Mélanges offerts à Michel Callon*, Paris : Presses des Mines. Disponible à l'adresse : <https://books.openedition.org/pressesmines/703?lang=fr>
- AMIN, A., 2008. Collective culture and urban public space. In : *City. Analysis of urban trends, culture, theory, policy, action*. 03/04/2008. Vol. 12, n° 1, pp. 5-24.
- AMIN, A., 2015. Animated Spaces. In : *Public Culture*. 01/05/2015. Vol. 27, n° 2, pp. 239-258.
- CALLON, M. et RABEHARISOAN, V., 1999. La leçon d'humanité de Gin. In : *Réseaux*. Vol. 95, n° 4, pp. 197-233. Disponible à l'adresse : https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1999_num_17_95_2159

CALLON, M. et LATOUR, B., 2006. Le grand Léviathan s'apprivoise-t-il ? In : AKRICH, M., CALLON, M. et LATOUR, B., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris : Presses des Mines. Disponible à l'adresse : <https://books.openedition.org/pressesmines/1181?lang=fr>

DELEUZE, G. et GUATTARI, F., 1980, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*. Paris : Les éditions de Minuit.

EIP, 2017. *Molenbeek and violent radicalisation: 'a social mapping'*. Bruxelles : EIP European Institute of Peace

FADIL, N., 2014. Brussels as a landscape of fear: containing "Otherness". In : PETER, F. et ORTEGA, R., *Islamic movements of Europe*. London, New-York : I.B. Tauris.

FADIL, N., 2009, Managing affects and sensibilities: The case of not-handshaking and not-fasting. In : *Social Anthropology*. 23/10/2009. Vol. 17, n° 4, pp. 375-511. Disponible à l'adresse : <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1469-8676.2009.00080.x>

INGOLD, T., 2010. Bringing Things to Life: Creative Entanglements in a World of Materials. In : *NCRM Working Papers* (non-publié). 22/07/2010. N° 5/10. Disponible à l'adresse : <http://eprints.ncrm.ac.uk/1306/>

HENNION, A., 2010, Vous avez dit attachements ?. In : AKRICH, M., BARTHE, Y. et MUNIESA, F., 2010, *Débordements : Mélanges offerts à Michel Callon*, Paris : Presses des Mines. pp. 179-190. Disponible à l'adresse : <https://books.openedition.org/pressesmines/703?lang=fr>

HENNION, A., 2013. D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements. In : *Sociologies*, Théories et recherches. 25/06/2013. Disponible à l'adresse : <http://sociologies.revues.org/4353>

JOUILI, J. S., 2015. *Pious practices and secular constrains. Women in the Islamic Revival in Europe*. Stanford : Stanford University Press.

KATZ, M. H., 2008. Women's Mawlid Performances in Sanaa and the construction of "popular islam". In : *International Journal of Middle East Studies*. 08/2008. Vol. 40, n° 3, pp.467-484.

LAMBEK, M., 2010. *Ordinary Ethics. Anthropology, Language an Action*. New York : Fordham University Press.

LATOUR, B., 2000, *Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement*. In : Micoud, A. et Peroni, M. (dir.). *Ce qui nous relie*. La Tour-d'Aigues : L'Aube éditions. pp. 189-208.

LATOUR, B., 2006, *Changer de société. Refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.

LUTZ, C. 1986. Emotion, Thought, and Enstrangement: Emotion as a Cultural Category. In : *Cultural Anthropology*.08/1986. Vol. 1, n° 3, pp. 287-309.

MAMDANI, M., 2002. Good Muslim, Bad Muslim: A Political Perspective on Culture and Terrorism. In : *American Anthropologist*. 09/2002. Vol. 104, n° 3, pp. 766 - 775. Disponible à l'adresse : <https://anthrosource.onlinelibrary.wiley.com/doi/epdf/10.1525/aa.2002.104.3.766>

MASSUMI, B., 1995. The Autonomy of Affect. In : *Cultural Critique*. 10/1995. N° 31, pp. 83-109.

MAZARELLA, W., 2009. Affect: What is it Good for? In : DUBE, S. *Enchantments of Modernity: Empire, Nation, Globalization*. London : Routledge. pp. 291-309.

MUNIESA, F. et CALLON, M., 2009. La performativité des sciences économiques. In : STEINER, P. et VATIN, F. *Traité de sociologie économique*. Paris : PUF. pp. 289-324.

NAVARO-YASHIN, Y., 2012. *The Make-Believe Space: Affective Geography in a Postwar Polity*. Durham : Duke University Press.

NOWICKA, M. et VERTOVEC, S., 2014. Comparing convivialities: Dreams and realities of living-with-difference. In : *European Journal of Cultural Studies*. 08/2014. Vol. 17, n° 4, pp. 341-356.

SCHIELKE, S., 2012. *The Perils of Joy. Contesting Mulid Festivals in Contemporary Egypt*. Syracuse : Syracuse University Press.

SIMONE, A., 2003, For the City Yet to Come : Remaking Urban Life in Africa. In : Mapping Africa, Conférence. Barcelone. 17/02/2003.

TARSITANI, S., 2007. Mawlid: Celebrating the birth of the Prophet in Islamic religious rituals and wedding ceremonies in Harar. In : *Annales d'Ethiopie*. Vol. 23, pp. 153-176.

VAN DEN BROECK, J., 2016. "Whose city will this be?" *An ethnography of urban development and uncertainty in Nairobi, Kenya*. Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et culturelle. Leuven : KU Leuven.

WESSENDORF, S., 2014. 'Being open, but sometimes closed'. Conviviality in a super-diverse London neighborhood. In : *European Journal of Cultural Studies*. 08/2014. Vol. 17, n° 4, pp. 392-405.

NOTES

1. Frédéric Nicolay, un entrepreneur et concepteur de bar connu à Bruxelles.
2. Bar géré par Nicolay.
3. La notion de « rhizome » est reprise à Gilles Deleuze et Félix Guattari : elle renvoie à un modèle descriptif et épistémologique qui s'oppose au modèle d'organisation arborescente, hiérarchisée, causaliste où les éléments sont par métaphore des branches se développant à partir d'une base (racines et tronc de l'arbre). Dans ce modèle, à l'inverse, tout élément influence tout élément à toute position et à tout moment, de façon réciproque.
4. A côté de sa fonction de point de rencontre, Brass'art abrite aussi une série d'activités artistiques et d'expositions de personnalités plus ou moins connues. Cet aspect est fondamental pour l'initiateur, qui rêvait d'ouvrir un centre culturel pour soutenir les talents locaux issus des minorités ethnoculturelles.
5. L'avenir du projet est loin d'être garanti au moment de l'enquête – il est conditionné à une deadline fixée par l'administration d'abord à mars 2017, puis, reportée post-élections d'octobre 2018. Lors de l'appel à projet organisé par la commune de Molenbeek, une partie des personnes impliquées dans le projet du café culturel soumet un nouveau dossier (projet de café-restaurant) aux autorités communales en vue de la reconduite du bail : celui-ci est classé premier, ce qui signifie qu'on attend une réouverture du Brass'art#1080 pour l'automne 2019. Entre temps, la formule a pris un sens plus général puisqu'un Brass'art#1020 ouvre en mars 2019 à Laeken.
6. En tant qu'artiste, comédien de stand-up et acteur public impliqué dans la mise en place de projets artistiques de toutes sortes sur la scène bruxelloise, le coordinateur de Brass'art est connu pour être un musulman pratiquant et accorder une importance certaine à son identité musulmane : à titre d'exemple, il nous rappelle sa prise de position publique critique vis à vis d'une pièce de théâtre bruxelloise où la prière est scénarisée comme objet de risée.
7. Jugement pratique est ici entendu au sens aristotélicien (*phronesis*), où le jugement moral ne s'apparente pas à un cadre cognitif ou moral antérieur à l'action mais est bien plutôt imbriqué dans les actes.
8. La rigidité des liens à l'alcool dans les cafés et magasins serait un développement récent, inédit, qui signe un retour à des formes plus strictes et conservatrices de l'islam dans une fraction considérable de la communauté, en particulier dans les plus jeunes générations. Il se

souvent ainsi de Marocains gérant des commerces où l'on vendait de l'alcool, ce qu'on aurait de nos jours tendance à coder comme quelque chose « à ne pas faire ».

9. Dans le contexte marocain, l'alcool est moralement répréhensible et sa consommation est sévèrement circonscrite. Alors que le pays a une industrie du vin, que l'alcool est très facile à trouver dans bien des restaurants et cafés qui s'adressent aux touristes, consommer publiquement reste vu comme un acte immoral, une forme d'occidentalisation.

10. A titre d'exemple encore, il faut mentionner l'évocation de la patience (*sabr*) dans les interviews, en ce qui concerne la gestion des affects en jeu au Brass'art : basé sur l'engagement continu – temporel et affectif – cet ethos n'est pas réductible à de l'endurance : bien plus, il devient un moyen de transformer le social.

RÉSUMÉS

Ce papier prend le cas du café culturel Brass'Art, situé sur la place communale de Molenbeek, comme point de départ d'une étude qui vise à comprendre la construction d'un espace commun urbain à vocation pluraliste. Basé sur une ethnographie entre mai 2017 et janvier 2018, cet article veut montrer comment la présence de l'alcool dans ce lieu mobilise et concentre des répertoires divers, voire contradictoires – de types discursif, éthique et affectif – activant la constitution de l'espace public. Le cas d'étude de Brass'Art est emblématique en ce qu'il reflète à l'échelle micro et locale les implications d'une coexistence entre acteurs avec des sensibilités et des orientations religieuses diverses. Suivant une méthodologie pragmatiste, le papier essaie de démontrer que le subtil rééquilibrage du rapport de force entre majoritaires et minoritaires ne se fait pas tant par des négociations conscientes ou des stratégies d'« indifférence civique » que par des ajustements pratiques au principe d'un « faire-ensemble ».

Dit artikel neemt het geval van het cultuurcafé Brass'Art, gelegen op het gemeenteplein in Molenbeek, als uitgangspunt van een studie om meer inzicht te krijgen in de opbouw van een stedelijke gemeenschappelijke ruimte met een pluralistische bestemming. Op basis van een etnografie tussen mei 2017 en januari 2018 wil dit artikel aantonen hoe de aanwezigheid van alcohol op deze plek verschillende en zelfs tegenstrijdige registers – van discursieve, ethische en affectieve aard – aanvoert en concentreert, die de samenstelling van de openbare ruimte activeren. De casestudy van Brass'Art is emblematisch omdat die op lokale microschaal de gevolgen weergeeft van een co-existentie tussen actoren met gevoeligheden en diverse religieuze voorkeuren. Volgens een pragmatische methodologie tracht dit artikel aan te tonen dat het subtiele hernieuwde evenwicht van de machtsverhouding tussen meerder- en minderheden niet zozeer het resultaat is van bewuste onderhandelingen of strategieën van “burgerlijke onverschilligheid” maar wel van praktische aanpassingen van het principe van “samen doen”.

This paper takes the case of the Brass'Art cultural café located on the municipal square of Molenbeek, as a starting point for a study aimed at understanding the construction of a common urban space with a pluralistic purpose. Based on an ethnographic study between May 2017 and January 2018, this article aims to show how the presence of alcohol in this space mobilises and concentrates diverse and even contradictory repertoires – of a discursive, ethical and emotional nature – behind the creation of public space. The Brass'Art case study reflects at the micro and local level the implications of the coexistence of agents with different religious sensitivities and

orientations. According to a pragmatic methodology, this paper tries to demonstrate that the fine tuning of the balance of power between the majority and the minority takes place not so much through conscious negotiations or strategies of “civic indifference”, but through practical adjustments in keeping with the principle of community relations.

INDEX

Trefwoorden openbaar ruimte, gentrificatie, immigratie, multiculturalisme

Keywords : public space, gentrification, immigration, multiculturalism

Mots-clés : espace public, gentrification, immigration, multiculturalisme

Thèmes : 3. démographie – immigration – société multiculturelle

AUTEURS

NADIA FADIL

Nadia Fadil est professeure et rattachée à la IMMRC (Interculturalism, Migration and Minorities Research Center) de la KU Leuven où elle enseigne et travaille autour des questions liées à l’Islam en Europe, le sécularisme (*secularism*), l’ethnicité et la racialisation à travers une approche poststructuraliste et postcoloniale.

MARYAM KOLLY

Maryam Kolly est professeure invitée à l’Université Saint-Louis Bruxelles où elle coordonne également (avec Farid El Asri) le certificat « Sciences sociales et religieuses : l’Islam dans le monde contemporain ». Sa dernière publication est : *Diplomate au pays des jeunes. Histoires de travail social, d’école et de quartier. Histoires de drari et de flamands*, Academia, 2019.